

MARIUS GROUT

UN HOMME
PERDU

roman

nrf

GALLIMARD

UN HOMME PERDU

DU MÊME AUTEUR

nrf

MUSIQUE D'AVENT
LE VENT SE LÈVE
PASSAGE DE L'HOMME
POÈMES

A paraître

CLAIRES, SI CLAIRES EAUX...

Chez d'autres éditeurs

Hors commerce.

LE POÈTE ET LE SAINT
LE DÉLUGE

A la Librairie des Amis

KAGAWA

Aux Editions du Seuil

POÈMES A L'INCONNUE

A paraître

Aux éditions du Pavois

QUE LES FONTAINES RUISSELLENT
A UN JEUNE POÈTE
LA MORT DE FRÈRE BONAVENTURE
LE LIVRE DE LA PIPE

Aux éditions de la Hutte

KAGAWA

En préparation

LES EAUX DE SILOÉ

MARIUS GROUT

**UN HOMME
PERDU**

roman

nrf

GALLIMARD

1^{re} édition

Extrait de la publication

Il a été tiré de cet ouvrage treize exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont dix exemplaires numérotés de I à X et trois exemplaires hors commerce marqués de a à c.

Tous droits d'adaptation, de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard 1945.

A PIERRE ECHARD



... « Il est venu en vain,
il s'en va dans les ténèbres,
et les ténèbres couvriront son nom. »

Ecclés., VI-4.

« ... J'avais espéré pour lui qu'il « s'ouvrirait », aux derniers moments, sur quelque chose ; sur ce monde des anges, peut-être, dont il avait révé, sur la grâce comme disent les croyants. Mais non. Et toute la pression que j'ai pu exercer sur lui a été au moins inutile : Monsieur Leprince était non point damné, mais prédestiné, seulement cela, à redevenir de la terre. C'était une créature mal constituée sans doute, et, si j'ose dire, comme une erreur de Dieu... »

PRÉFACE

Cette préface est une post-face, mais la plupart des préfaces, quand elles se lisent, se lisent en dernier. Cependant, lecteur consciencieux, lecteur trop sage, toi qui, en toutes choses, commences par le commencement, ne continues pas : ces propos gâteraient mon histoire, n'y reviens qu'après l'avoir lue.

C'est une faute d'écrire une préface. Je le sais. Une œuvre, quand elle est vraiment une œuvre, se passe d'explications. Elle est, et il n'y a plus rien à dire. Et qu'elle soit bien ou mal comprise, qu'est-ce que ça fait ? Elle va son chemin. « Jette, comme dit l'Écriture, ton pain à la surface des eaux. » Mais précisément, ce n'est pas du pain que je jette. L'expérience que je rapporte là est une expérience lamentable. Un pauvre type s'en va en morceaux, se désintègre. Il perd, pour finir, un peu avant cette mort, qui aurait pu être pour lui l'occasion d'une « visitation », et du salut, jusqu'à la notion du sens de la vie. Il n'est plus quelqu'un qui est et qui fait, mais un objet, mais un lieu. Il est, littéralement, un homme perdu — ou plutôt, il est « un perdu », quelqu'un qui n'a même plus le souvenir d'avoir été un homme — peut-être même, d'avoir été.

Je n'y suis pour rien. J'ai fait des efforts pour le sauver. Mais il se refusait à toute intervention. Il

m'échappait. Il s'écoulait. Il me faisait horreur. Ce ne fut pas drôle d'assister, comme on dit, à sa déchéance, et de le suivre jusqu'à cette dalle où il s'écroula. Pas drôle non plus de faire se disperser, dans le vent et dans la pluie, ces derniers papiers sur quoi il y avait peut-être quelque chose. (Je n'en sais rien moi-même.)

C'est moins drôle encore quand on vit, quand on croit que la vie a un sens, quand on a fait, précisément, l'expérience inverse, quand on a été saisi par la main de Dieu — ce n'est pas drôle de présenter au lecteur ce pour quoi soi-même on a le plus de répulsion : un très triste document, parmi, hélas ! des quantités d'autres, sur le désespoir de notre temps.

Et alors pourquoi publies-tu ? Je ne publierais pas, si, parfaitement détaché de mon héros et juge de lui (apitoyé peut-être, mais sûrement non complice) je ne savais, d'avance, que le lecteur percevra mon détachement. Je ne crois guère à la « vertu éducative » des livres, je ne crois pas aux ouvrages édifiants, mais je sais qu'il y a des ouvrages sains et des ouvrages malsains, — des ouvrages qui aident à vivre, à se trouver et à se construire — et d'autres, proprement démoniaques, où le bien et le mal, très savamment mêlés, sont niés dans cette confusion, et la vie dans cette négation. (Ah ! il y a aussi des ouvrages infernaux, mais les vrais ouvrages infernaux sont pleins de vigueur, et ils témoignent du ciel à leur façon.) « Un Homme perdu » témoigne aussi du ciel, par l'absence. Et peut-être n'est-il pas si différent qu'on le croit de mes autres ouvrages, et en particulier, de « Musique d'Avent ».

Et peut-être aussi est-il très différent. Je n'en sais rien moi-même, n'ayant jamais eu qu'un très pauvre regard sur mes ouvrages, et attendant, de la vieillesse, le détachement suffisant pour les juger. Mais apparût-

il, et fût-il même, très différent, que je n'y verrais aucun mal. Les lecteurs ont de terribles exigences. Ils vous écoutent parler une fois, qui est la première, et ils vous enferment à jamais dans l'opinion qu'ils se font alors de vous. Les critiques aussi, assez souvent. Il faut, dans un monde bien en ordre, que chacun représente quelque chose, déambule avec un panneau sur le dos. Des hommes-sandwiches. Non. Je ne représente rien. Ni ne veux rien représenter : je suis — je tâche d'être plutôt — un homme de bonne volonté. Qui cherche. Pour qui les mains de Dieu ne sont pas des mains de tout repos. Pour qui la grâce de Dieu n'est pas le sommeil pendant un prêche, ou la digestion d'un repas normand de première communion aux psaumes des vêpres. Dieu est bon, Dieu est grand, Dieu n'est pas délicieux — ah ! non ! — Dieu n'est pas tranquille. Dieu est fou ; Dieu nous paraît fou. l'Apôtre l'a dit : « Cette sagesse des hommes, etc... ». Justement, je ne veux pas être enfermé dans la sagesse des hommes, je veux être porté par Dieu. « Et les voies de Dieu, dit l'Écriture, sont impénétrables. » Ce dont je suis assuré, par exemple, c'est de mon engagement. La littérature pour quoi je prêche, c'est une littérature engagée, une littérature sérieuse. Le contraire de la littérature. On dansera, on jouera peut-être plus tard. Pour l'instant, on ne peut pas danser, jouer. On cherche. Un mouvement profond, au-dedans de vous, vous assure que vous êtes dans la direction, que vous avez la vocation, que vous répondez à un appel. Il y a des moments où l'on trébuche. « Un homme perdu », c'est peut-être, Dieu le sait, et je le saurai peut-être un jour — plus tard — un moment où j'ai trébuché. Mais il n'y a pas de vrai marcheur qui ne trébuche, pas de vrai voyageur où le voyageur, à la fin, ne soit content d'avoir trébuché, ne sache que cela, finalement, avait été nécessaire. Qu'on me croie donc, et qu'on ait patience. Dieu

seul a toute la patience, mais le lecteur aussi peut aider de sa tranquille confiance l'homme qui avance dans les ténèbres. On ne fait pas son salut tout seul — ni son salut d'écrivain, ni son salut d'homme — et la compréhension des autres, surtout quand ces autres sont jeunes, est plus qu'un réconfort précieux. Quant aux vieux hommes, quant aux hommes arrivés, quant aux hommes installés dans le définitif, j'attends de leur sagesse la bienveillance. Les meilleurs d'entre eux me la donneront : ceux qui ont vraiment trouvé quelque chose savent de quel prix ils ont payé leur découverte, ils ne sont pas sans garder sur cette découverte même quelque inquiétude ; et à défaut de me comprendre, tout au moins ils me pardonneront.

Un mot encore : il y a ici un très pauvre diable de curé — ce qu'on appelle un curé indigne —, et mon homme perdu est un pauvre diable d'universitaire. On n'en conclura pas, j'imagine, que le catholicisme est mort et l'université en voie de désintégration. J'ai connu quantité d'excellents prêtres, parmi lesquels, inoubliable, celui qui fit mon éducation religieuse, et quantité d'honnêtes universitaires, professeurs, directeurs d'école, instituteurs, en rien comparables à Monsieur Leprince ni à Monsieur Elie, son adjoint. Peut-être m'arrivera-t-il de rendre hommage aux uns et aux autres, mais l'on ne fait pas toujours ce qu'on veut, et peut-être est-il nécessaire, pour faire, de ne pas trop savoir ce qu'on veut ni de trop vouloir dire ce qu'on sait.

I

M. Leprince, directeur de l'École-Pensionnat de Neufchâtel-en-Bray, s'éveilla, ce jour-là, vers trois heures. Cela lui arrivait aux approches du printemps, et dans les jours, aussi, qui suivent la rentrée scolaire. M. Leprince était si bien assuré de l'heure qu'il n'éprouvait même pas le besoin d'allumer cette petite lampe, à son chevet, dont les élèves du Pensionnat, sur les instances de M^{me} Leprince, lui avaient fait cadeau en juillet de l'année dernière. Dire, cependant, qu'il n'éprouvait même pas ce besoin est peut-être excessif : M. Leprince était obscurément tenté. Après qu'il s'était retourné, qu'il était prêt à se rendormir, apparemment tout disponible et détendu, M. Leprince restait pourtant quelques longues minutes éveillé, et il s'imaginait prenant en sa main gauche l'interrupteur en forme d'olive, dont le volume parfait lui était chaque fois une surprise. Il appuierait. Il y aurait un court moment d'attente, plus long, pourtant que celui qui s'écoulait à la cuisine, entre l'instant où l'on tourne le

vieux commutateur de porcelaine et l'instant où se fait la lumière. Ce délicieux moment passé, M. Leprince regarderait, dans sa main, la petite olive. Elle était d'un vert doux, artificiel, presque trop doux, du vert industriel que peuvent avoir certains nougats. M. Leprince s'approcherait un peu — il était myope — pour s'assurer que le fil souple, qu'il avait cru d'un vert noir et mat, était soyeux, et torsadé, et pailleté de points jaunes et bleus ; puis il saisirait ses lunettes : elles étaient là, toutes prêtes, et tous les soirs placées dans la même position, les branches ouvertes vers le lit ; et enfin il regarderait l'heure à son bracelet-montre. M^{me} Leprince, alors, s'éveillerait brusquement, et elle dirait d'une voix étrangement haute — comment pouvoir parler ainsi quand il ne fait pas jour encore ? — : « Qu'est-ce que tu fais ? hein ? qu'est-ce qu'il y a ? » Et, après un petit silence : « Tu ne pourras donc jamais dormir comme tout le monde ! » M. Leprince ne fit qu'imaginer ces choses, et il se rendormait déjà quand sa main droite, par accident, se trouva rencontrer son mouchoir. Cette main s'étonna que la toile en fût tellement fine. Est-ce que ce n'était pas, par hasard, le mouchoir de M^{me} Leprince ? M. Leprince fut sérieusement tenté, cette fois, de saisir l'olive, mais l'explication qu'il aurait alors à donner à M^{me} Leprince lui parut, à la réflexion, plus vaine encore que celle de l'heure, et il renonça. Toutefois, il avait gagné, à cette enquête, une sorte de fièvre, et il ne put, quelque effort qu'il



EXTRAIT DU CATALOGUE

MARC BERNARD

Pareils à des Enfants (*Prix Goncourt 1942*)
Zig-Zag | Rencontres
Au Secours | Les Exilés
Anny (*Prix interallié 1934*) | Vert et Argent (*en prépar.*)

PIERRE BOST

Hercule et Mademoiselle | Homicide
Crise de Croissance | par Imprudence
Le Scandale | Un grand Personnage
Faillite | Porte-Malheur
Anaïs | Prétexat

EUGÈNE DABIT

Les Maîtres de la Peinture espagnole
Petit-Louis | Villa Oasis
Faubourgs de Paris | Un Mort tout neuf
L'Île | La Zone Verte
Train de Vies | Le Mal de Vivre
Journal Intime

LOUIS GUILLOUX

Le Lecteur écrit | Le Sang Noir
Le Pain des Rêves

ANDRÉ MALRAUX

La Condition humaine (*Prix Goncourt 1933*)
Royaume Farfeli | Le Temps du Mépris
La Lutte avec l'Ange (*en préparation*)

ANTOINE DE SAINT-EXUPÉRY

Vol de Nuit (*Prix Femina 1931*)
Courrier-Sud | Terre des Hommes
Pilote de Guerre | Lettre à un Otage

Éditions reliées

MARC BERNARD

Pareils à des Enfants

ANDRÉ MALRAUX

L'Espoir | La Condition Humaine

A. DE SAINT-EXUPÉRY

Vol de Nuit | Pilote de Guerre
Terre des Hommes | Lettre à un Otage